L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN 3 JUILLET.

Comment écrire l'histoire.

Nous avons cherché avec curiosité dans nos journaux français des détails sur la mort d'Abdul-Aziz qui nous permissent d'être fixés sur la question de savoir si sa mort cachait à un suicide ou à un crime; mais nous bien aperçevons que les journaux favorables à l'alliance anglaise publient des correspondances qui admettent le suicide, tandis que les journaux favorables à l'alliance russe font ressortir toutes les circonstances propres à faire croire à l'assassinat. Voici, d'abord, le procès-verbal des médecins dont le télégraphe a parlé.

Sublime Porte.

Procès-verbal du décès par suicide de l'ex-sultan Abdul-Aziz.

L'an mil huit cent soixante-seize, le 23 mai (4 joumadi-ul-ewel 1293, jour de dimanche, à onze heures avant midi, nous, docteurs en médecine,

Marco pacha Nouri pacha, Millingen (Julius), Caratheodory, Sotto, Dickson, Marroni, Nouridjian, Spadaro (Edouard), Vitali (Espagnol), Marc Mel Kel, Iatropoulo, Mitinoff, Athanour effendi, Mostaupha effendi, Servet bey, Méhémet bey et de Cazalp (Jacques), soussignés.

Avons été requis par le ministère d'ordre de Sa Majesté impériale, à l'effet de constater la cause du décès de l'ex-sultan Abdul-Aziz, et nous nous sommes rendus au corps-de-garde attenant au palais impérial de Tchéragan.

Là, on nous a introduits dans une chambre du rez-de-chaussée, où nous avons trouvé un corps gisant sur un matelas posé sur le plancher. Ce corps était recouvert d'un linge neuf. Ayant relevé ce linge, nous avons reconnu l'ex-sultan Abdul-Aziz.

Toutes les parties du corps étaient froides et exsangues, pâles ou recouvertes de sang coagulé.

La rigidité cadavérique n'existait pas; les paupières étaient entr'ouvertes; les cornées légèrement opaques; la bouche entr'ouverte.

Des linges imbibés de sang couvraient le bras droit et les jambes.

Les linges des bras soulevés, nous avons constaté, un peu au-dessous du pli du bras gauche, une solution de continuité, de l'étendue de cinq centimètres et de trois cent mètres de profondeur. Les bords de cette plaie étaient déchiquetés et irréguliers. La direction de la plaie était de haut en bas et de dedans en dehors.

Les veines de cette région étaient coupées et l'artère cubitale, presque au point de son émergence, était ouverte aux trois quarts de son calibre.

Au pli du bras droit, nous avons constaté une plaie légèrement oblique, également déchiquetée, de l'étendue de deux centimètres et d'un centimètre et demi de profondeur. De son côté on ne trouvait de lésion que sur les veines de petit calibre; les artères étaient intactes.

Un rasoir présenté une paire de ciseaux de six centimètres de longueur, très aiguisés, dont l'une des branches porte un petit bouton latéral près du sommet. Ces ciseaux pouvaient ensanglanter, et c'est à l'aide de cet instrument, nous dit-on, que fut l'ex-sultan Abdul-Aziz se serait fait les plaies décrites.

Nous nous sommes ensuite rendus à la résidence de feu l'ex-Sultan, où on nous a introduits dans une vaste chambre donnant sur la mer. Là nous avons constaté, sur un coin d'un sofa, placé près d'une fenêtre, une mare de sang répandu sur ce meuble, et sur la natte du parquet une grande quantité de sang coagulé en une seule masse; plus, plusieurs taches répandues dans les environs.

De ce qui précède nous, sommes unanimement d'avis:

Que la mort de l'ex-sultan Abdul-Aziz a été occasionnée par l'hémorragie produite par la lésion des vaisseaux des plis du bras.

Que l'instrument qui nous a été présenté peut parfaitement produire ces blessures.

Que la direction de la nature des plaies, selon que l'instrument qui les a fait produites nous font conclure à un suicide.

En foi de quoi, nous avons rédigé et signé le présent procès-verbal, fait au corps-de-garde de Tchéragan, l'année, mois et jour comme ci-dessus.

Drs. Marco Nouri, A. Sotto, médecin attaché à l'imp. et r. ambassade d'Autriche-Hongrie; Drs. Stamboulo, Marc Markpl, Iatropoulo, Aldinouri, Servet, J. de Castro, A. Marroin, Julius Millingen, C. Caratheodory, G. Dickson, médecin de l'ambassade d'Angleterre; Dr O. Vitalis, médecin de l'administration sanitaire; Drs Edouard Spadaro, J. Nouridjian, Mitiadis Bey, Moustapha-Méhémet.

Le *Stamboul* du 1juin avait annoncé que le sultan s'était donné la mort en se précipitant d'une fenêtre. Le lendemain, dans son numéro du 2 juin, il publiait l'article suivant:

Notre bulletin d'hier portait une inexactitude sur le genre de suicide choisi par Abdul-Aziz. Dans tout le quartier et dans le palais, l'on ne savait rien que un malheureux s'était précipité par une fenêtre, et voici pourquoi.

La double rue très exparsée des personnes qui, comme le verra plus loin, assistèrent aux derniers moments d'Abdul-Aziz les a poussés à casser un grand nombre de carreaux de fenêtres. Ce bruit de vitres brisées, dénoncé tout d'abord à dégénéré, et l'aspect du cadavre qui a été promptement transféré à la caserne voisine, tout cela a fait croire d'abord dans le quartier et dans le département du palais qu'Abdul-Aziz s'était précipité par une croisée. C'est l'information qu'ont recueillie nos reporters arrivés sur les lieux une demi-heure après le malheur.

Voici maintenant la relation exacte des faits, relation dont nous sommes à même de garantir l'authenticité absolue:

Vendredi dernier, l'ex-sultan devait venir s'installer dans sa nouvelle résidence, dépendance du palais de Tchéragan. Il est venu en calèche sur le quai de ce palais; mais en descendant, il a commencé sur le quai même une promenade qui se prolongeait et sur l'observation de l'officier qui l'accompagnait qu'il ferait mieux de rentrer, il a répondu d'abord par l'ordre à cet officier de s'éloigner. Celui-ci s'est adjoint un autre officier, et tous deux, s'approchant d'Abdul-Aziz, lui ont respectueusement renouvelé l'observation déjà faite. L'ex-sultan a alors commencé par les injurier, et à tiré par tirer de sa poche un revolver dont il les a menacés. Les officiers se sont contentés de le faire surveiller par huit hommes, dont quatre se sont placés à chaque extrémité de la bordure du bassin.

Abdul-Aziz, après avoir examiné ces gardes, qui se tenaient, d'ailleurs, très loin de lui, s'est tout d'un coup de lui-même décidé à rentrer dans le palais.

Au moment où il venait d'y entrer, l'officier de garde lui a fait demander par un des hommes de sa suite de vouloir bien remettre le sabre, le cordon de police et le revolver qu'il avait conservés. L'état apparent d'aliénation mentale d'Abdul-Aziz rendait absolument cette précaution nécessaire. Les armes ont été remises.

Le vendredi à samedi soir, il ne parait pas qu'il se soit passé de faits bien saillants. Abdul-Aziz cependant avait toujours des accès de colère, suivis d'abattement profond.

Dans la nuit de samedi à dimanche, les soldats de garde ont entendu des cris violents poussés dans le jardin. C'était Abdul-Aziz qui appelait aux armes, criant que les cuirassés restaient inutilement à l'ancre, qu'il fait feu de tous leurs canons contre ses ennemis. Cette triste scène se prolongeant, l'officier commandant le poste envoya, par une estafette, son rapport à l'autorité supérieure.

Pendant toute la nuit, Abdul-Aziz n'a cessé de vociférer, tantôt dans le jardin, tantôt dans l'intérieur du palais, appelant toujours aux armes contre ses ennemis.

Vers le matin—épuisé sans doute par des violences—il s'est jeté sur un divan, où il a dormi deux heures environ.

En se réveillant, il a demandé les objets nécessaires à sa toilette et a fait ses ablutions. Il a ensuite fait sa prière, mais les personnes qui y assistaient ont remarqué qu'il la prolongeait et la recommençait dans le but de l'abréger habituel nesté dans l'accomplissement de ce devoir religieux.

Il s'est ensuite levé, et, toujours dans un costume de chambre, c'est-à-dire n'ayant qu'un pantalon, une chemise en toile très légère et les pieds nus, il a passé dans une autre pièce et a demandé un petit miroir et une paire de ciseaux.

Avant de lui donner ces objets, les deux femmes qui le servaient en ont référé à sa mère. Celle-ci, connaissant l'habitude qu'avait son fils d'égaliser lui-même sa barbe tous les matins, a dit qu'on pouvait lui remettre ce qu'il demandait. Ayant reçu ces objets, il a commencé à s'en servir, puis il a demandé qu'on introduisît auprès de lui Fahri-Bey, un de ses anciens chambellans, qu'il avait voulu quand même garder auprès de lui depuis son arrivée à Tchéragan, et cela dans le harem même. Fahri Bey s'est présenté et Abdul-Aziz, resté seul avec lui, s'est assis par terre sur un coussin, et a fait asseoir devant lui Fahri-Bey.

L'ex-sultan a commencé à tenir à son ancien chambellan des propos assez incohérents, et dans lesquels revenait toujours cette idée fixe que la flotte devait le défendre contre ses ennemis. Son attention s'est alors portée sur le peloton de garde au gant, et il s'est écrié: "Pourquoi ces hommes restent-ils là, au lieu de me défendre contre mes ennemis?" Son malheureux interlocuteur, épouvanté par cette folie, s'efforçait cependant de le calmer en l'engageant à la résignation. Il se pouvait, l'aillerai, s'empêcher de pleurer à l'aspect de l'état mental de son ancien maître.

Tout d'un coup, Abdul-Aziz, relevant au-dessus de coude, les manches flottantes de sa chemise, a saisi, de la main gauche, la paire de ciseaux restée près de lui, et s'est porté au coup violent à la saignée du bras droit.

Fahri Bey s'est immédiatement précipité sur lui pour arrêter la tentative qui venait de commencer, et une véritable lutte s'est engagée entre eux deux, lutte pendant laquelle Fahri Bey n'a pu empêcher que l'ex-sultan, très robuste, comme on sait, et qui avait pensé les ciseaux dans sa main droite, ne se portât avec cette arme improvisée un coup au menton. Fahri Bey, voyant que ses efforts étaient inutiles, s'est précipité à la porte de l'appartement pour appeler au secours.

C'est en ce moment, sans doute, que l'ex-sultan, libéré de son adversaire, a cet fait à la saignée du bras gauche une blessure qui a coupé l'artère cubitale.

Tout le monde, sur l'appel de Fahri-Bey, se précipitait en ce moment dans la chambre et une scène de désordre indescriptible a eu lieu. Hommes et femmes étaient mêlés; les dernières brisaient les vitres pour hélerer au secours. Abdul-Aziz, baigné dans son sang, se parlait seul, poussait seulement des rugissements dans lesquelles on entendait qu'il n'avait pensé de procéder depuis la veille, pour demander des secours contre ses ennemis.

Toute cette scène avait peu, comme on comprend, beaucoup de temps et le désordre était d'autant plus grand que l'assistance était plus nombreuse. Lorsque les médecins du palais, que l'on s'empressait partout, sont arrivés, Abdul-Aziz avait cessé de vivre. Son corps, que ne pouvait rester dans le harem, avait été transporté dans la caserne attenante.

La *France* publie la correspondance suivante:

Constantinople, 6 juin 1876.

Le second acte du drame qui se déroule depuis huit jours vient d'être joué. Le sultan Abd-ul-Aziz est mort.

Est-il mort dans la nuit de samedi à dimanche, est-il mort dans la matinée du dimanche? C'est ce que ce pseudo bien de dire le procès verbal que je vous envoie, et qui a été publié à onze heures et demie du soir, par ordre du bureau de la presse.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que plusieurs versions—toutes émanant du palais—ont été mises successivement en circulation, et que je n'est que fort tard que la dernière s'est produite.

A midi, un employé du palais venait me dire confidentiellement que l'ex-sultan était mort, qu'il s'était poignardé.

A la tournure que ces choses prenaient depuis vingt-quatre heures, à l'inquiétude qui s'était emparée des régions officielles et des membres de la couronne, il était facile de comprendre que les heures de l'empereur déchu étaient comptées. Je ne fus donc nullement surpris de la nouvelle qu'on m'apportait.

Voulant cependant vérifier le fait, je me rendis chez un ministre turc, de ceux qui font partie du nouvel état de choses, et là on me confirma qu'Abd-ul-Aziz s'était poignardé. Il était une heure passée.

Comment à cette heure un ministre ignorait-il que le prédécesseur de Mourad s'était ouvert les veines?

A deux heures un quart une nouvelle version circule. Abd-ul-Aziz s'était jeté par la fenêtre. Or, cette nouvelle fut adressée aux journaux par les bureaux de la presse. Je vous en fais passer la preuve imprimée.

De quelle façon expliquer l'ignorance du bureau de la presse? Puisque depuis les heures le procès-verbal signé par des médecins annonçait un suicide.

Ce qui frappe, et ce qui a frappé tout le monde, dans ce document, c'est l'absence complète de certaines constatations de nature à rendre possible l'acceptation du procès verbal dont il s'agit.

Permettez-moi de vous faire, en outre, quelques réflexions. Le kiosque dans lequel on avait *emprisonné* Abdul-Aziz est le dernier; il est isolé entièrement du palais de Tchéragan. Il est à l'extrémité, à une énorme distance du palais.

Lisez le procès-verbal, et vous verrez que le corps du sultan a été trouvé non pas dans le kiosque, non pas dans la salle où il se serait suicidé, mais dans un corps de garde du palais. Or, ce corps-de-garde est séparé du bâtiment, dans lequel vivait tristement Abdul-Aziz, par tout un jardin énorme.

Comment, et pour quels motifs, a-t-on enlevé le corps de l'ex-empereur du bâtiment qu'il lui était assigné pour le jeter dans un corps de garde turc (c'est-à-dire quelque chose de infâme) sur un matelas?

Malgré toutes les questions que j'ai posées, on n'a pu m'expliquer comment ce cadavre avait pu faire tant de chemin.

Depuis quand, dans une circonstance aussi grave, une levée du corps se fait-elle avant l'arrivée des médecins?

Maintenant, reste la question de savoir si Abd-ul-Aziz a pu se faire aux deux bras des blessures aussi profondes?

Je puis vous assurer que cette question rencontre une incrédulité générale assez bien chez les Turcs que parmi les Européens et a fait rire les médecins que j'ai consultés.

Ce que je vous garantis c'est que chez les haut fonctionnaires, chez ceux que ont coopéré au coup d'Etat du mardi dernier, on dit "C'est mieux qu'il soit mort!" mais on ne peut obtenir d'eux une déclaration formelle de suicide.

Le correspondant de la *France* adresse à ce journal une dépêche fort grave qui a été démentie depuis.

"Constantinople, 1 juin, soir.

"Bien qu'on le cache, le prince Youssouf-Izzedin, fils d'Abdul-Aziz est mort. Il a été tué le premier.

"La Validé-sultane, mère d'Abdul-Aziz, est morte la seconde. Puis enfin, est arrivé le tour du fils de Mahmoud.

"A Pera, on prétend que Mourad dit: "Je venge mon père!"

On pourrait demander, ajoute la *France*, de quoi il le venge, puisque Abdul-Medjid est mort de débauches et d'ivrognerie.

FEUILLETON.

LE BILLET DE LOGEMENT.

PAR GABRIEL RUPHY.

III—Suite.

Tout suant, tout haletant de ma course effrénée, de mon ascension et de ma descente, je m'assis sur un banc de gazon, à l'abri du rideau d'arbres, afin de respirer un peu à l'aise. Tout en me remettant de cette chaude alerte, je cherchais à m'orienter de façon à combiner le plan d'un départ aussi heureux que mon arrivée.

Rien ne semblait devoir le contrarier. Je constatai, avec une agréable surprise, qu'aucun chien, petit ou grand, ne paraissait disposé à me disputer la place et à donner l'éveil en aboyant, en mordant au besoin après mes chausses.

Je crus même d'abord, et je m'en félicitais, que la maison était inhabitée, ou du moins vide pour le moment, par suite de quelque absence du propriétaire.

Je m'approchai du logis en longeant avec précaution les haies tondues, et en me dissimulant, au moindre murmure, derrière les massifs placés de distance en distance.

Portes et volets étaient hermétiquement fermés. Mais si nulle lumière ne filtrait à travers les interstices des clôtures, je crus devoir, à une odeur un peu nauséabonde et capiteuse, que quelques réparations récentes et les travaux de peinture ou de décoration qu'elles entraînaient avaient fait, pour quelques jours, déserter le logis par ses hôtes.

Moins pour chercher une voie propice à mon évasion que pour satisfaire à ce sens quelle curiosité fébrile et passionnée qui s'était subitement emparée de moi, je poursuivis mon exploration.

Après avoir tourné un bassin bordé d'anémones, je me trouvai en vue d'un bâtiment d'abord inaperçu sur lequel se concentra bientôt toute mon attention.

C'était un pavillon à deux étages, caché dans les arbres, et qui n'était point, comme le sont ces parcelle d'habitude, à unique destination de serre et d'orangerie. Il semblait bien et dûment habité, au moins provisoirement, car une lumière venait de s'éteindre au premier étage; et au rez-de-chaussée, à travers les tentes des jalousies entre-baillées, une lampe, que je jugeais suspendue au plafond, en raison de la hauteur et de l'oscillation de son rayonnement, balançait sur le lierre et la chèvrefeuille qui tapissaient le mur l'opale mouvant de ses reflets.

Mû par une irrésistible attraction, pareille à celle qui fait tourbillonner vers toute lumière le vertige du papillon, je m'avançai du côté de cette chambre basse, aux volets entr'ouverts...

L'herbe dense et fraîche des gazons sur lesquels je marchais, évitant le sable des allées, l'odorant tapis de fleurs que j'écrasais et qui mouraient dans un dernier parfum, le murmure des eaux, le sourdement des insectes, une brise légère qui venait de se lever sans rafraîchir mon front enfiévré, tous ces bruits des nuits orageuses, complices du larron ou de l'amoureux, étouffaient le bruit de mes pas. D'ailleurs, je ne marchais pas, je volais, entraîné, soulevé par je ne sais quelle obsession tentatrice.

L'unique fenêtre entr'ouverte (il y en avait deux) de la chambre du rez-de-chaussée du pavillon, pivotait sur un balustre ou balcon peu élevé.

En me hausser sur un banc placé devant la fenêtre—un banc de pierre, tapissé d'une mousse épaisse—je me trouvai à hauteur d'appui. Je poussai alors doucement le volet grillé qui me faisait une mobile écran, tout en me permettant de fouiller commodément du regard l'intérieur de la chambre.

Il était à demi éclairé par la lumière affaiblie d'une lampe d'albâtre que suspendait au plafond une triple chaîne d'argent.

Sur un lit en bois de rose, aux colonnettes couronnées de chapiteaux en cuivre ciselé, une jeune femme, une jeune fille était étendue, ensevelie sous les plis de la toile et les bouillonnements de la dentelle, sans autre gardienne que la Madone voilée de gaze bleue qui surplombait le bénitier de la ruelle.

Elle dormait. Elle avait dû rentrer lasse de ses promenades à travers les chasses et les bois. Il y avait de la blanche poussière des chemins sur le talon rouge de ses souliers mignons à peine ébauchés, jusqu'au pied du lit. Il y avait des lis de la Vierge et des feuilles d'églantine accrochés à la percale et à la soie des vêtements gisant épars dans un fauteuil.

Elle tenait d'abord le livre armorié, à tranche rouge, avait échappé à ses doigts relâchés et était tombé sans bruit sur le tapis.

Alors elle avait trempé le bout de ses doigts au bénitier et s'était abandonnée au sommeil vainqueur, étendant les yeux sur une Bible, comme il est bien de la faire quand on entre dans l'immense du songe et de la nuit.

Elle que je l'avais surprise surgissant sur le rayonnement de la lampe de doubt ombre de lumière, blanchie, éclairée par le sombre blanchissement des rideaux de mousseline contre le sombre de l'hyacinthe, je ne pus détacher mes yeux de ce délicieux spectacle. J'étais enivré, enchanté, ensorcelé.

C'est qu'elle était bien belle avec son visage aux pures lignes, à la pâleur rosée, aux paupières closes d'où s'échappaient des cils qui venaient à demi se mêler désormais par la chaste impudeur du sommeil, avec son bras droit pendant sur le bord du lit, et y étalant son admirable modèle, avec ses lèvres entr'ouvertes sur des dents d'émail, par le sourire de rêves heureux!...

Un de ces moments où, dans le vent subit d'une rafale, beaucoup de choses, objets et faits agissant les réunissant d'un seul frémissement.

Une de ces phrases qu'on a vu vaguement dans l'aube d'hélène, dit surprise par le vent, lorsque sur le fronton d'Ilion, elle se débattait.

Un bruit soudainement, mais légèrement, traversa par moment d'un frisson cette chambre, cette maison, cette nature, tout. Le lampe seule dansait. La chambre était remuée dans ses moindres charmes, traversée par moment d'un frisson de la nuit.

Je ne la voyais plus, mais je ne l'avais que trop vue. J'avais perdu la tête. J'allais fou. Je bondis par la fenêtre de la jalousie et je fis irruption dans la chambre. La douce odeur de violette qui s'exhalait de ses cheveux dénoués achève de me fasciner. Une sorte de vertige m'emporte de ici, même où, comme je frôlais mes lèvres brûlantes s'enfoncèrent les siennes.

Cette caresse hardie et passionnée, si différente des caresses accoutumées, la réveilla, mais non pas brusquement, et en sursaut. Ce fut comme un tressaillement léger, comme un sabbat rêveur. Cependant, son premier contact inquiet. Elle murmura le premier appel de la jeune fille qui s'éveille: *Ma mère!* et, à la seconde clarté de la lune un moment dérobée, je vis mes yeux noirs s'ouvrir lentement.

A mon aspect, ils se dilatèrent démesurément, puis se baissèrent.

Elle avait tout deviné, et une rougeur légère colora sa pâleur.

Puis la terreur, la colère succédant à la surprise, elle se redresse brusquement sur son séant, poussa un grand cri, un seul, mais terrible, sorte de foudroyer d'un remord que je n'oublierai jamais, le regard de mépris de l'ange au démon, et me jeta un *Adieu!* dont la malédiction me poursuit encore...

Un léger bruit avait répondu dans l'étage supérieur, au cri de la jeune fille. Mais il n'était pas besoin de chercher d'autres motifs pour me rendre le sentiment de ma position. La honte fit plus que la crainte pour me chasser du sanctuaire profané.

Je m'enfuis comme un voleur....

Le voix de M. de Verdeille s'était altérée; et il essuya brusquement son front où de moite d'une sueur délirante.

M. de Saulieu, chose étrange, pour un homme de son caractère, semblait partager cette émotion. Et, malgré ses efforts pour se contenir, d'en avoir un sang-froid visiblement affecté qu'il dit à son compagnon:

—Eh bien! mais quelle est la fin de l'aventure? car toute aventure doit avoir une fin.

—M. de Verdeille, absorbé par ses souvenirs, ne remarqua point, ce que tout autre eût fait à ce ton, combien ce calme de son interlocuteur devait quelque chose de sombre et de menaçant.

—La fin de l'aventure? demande-t-il. Elle n'en a pas le d'autre qu'une impunité plus que tous les châtiments, et que j'allais en supplice de mes remords et de mes regrets. Or, mon cher ami, ce supplice, le jugeiez de ce qu'il doit être, quand je saurai que la jeune fille en trouvé par moi à la lisière de ces bois, que, cette jeune fille qui ne m'a parlé qui pour m'appeler *Idole!* Je l'aime de toute la force de mon admiration et de mon repentir, je l'aime sans espérance, autant qu'elle me hait sans doute et me le dirait impitoyablement, si j'osais l'attendre, ce que je n'aurai garde de faire.

Et M. de Verdeille se leva et prit son chapeau.

—L'attendre? Que veux-tu dire? s'écria M. de Saulieu.

—Je veux dire que ce qui a causé tout à l'heure ma surprise, ma tristesse, mon inquiétude, que ce qui a provoqué mes questions et mon récit, c'est que cette maison où nous nommes, à en juger du moins par toutes les apparences, ressemble étrangement, terriblement, de ce côté surtout, à celle dont j'ai troublé la paix.... que ce jardin...

M. de Verdeille s'interrompit pour sucher vers le fédère dominant le jardin. Il l'ouvrit fébrilement et promena sa lorgnette un rapide coup d'œil, à la suite duquel il se rejeta vivement en arrière.

—Que ce jardin l'interrompit M. de Saulieu avec une anxiété croissante.

—.....Que ce jardin, reprit M. de Verdeille, est exactement semblable à celui où je me suis glissé la nuit dont je te parle. Je reconnais le bassin, avec sa statue, une Daphné sans doute, l'avenue de tilleuls avec son quinconce, le boulingrin de verdure.... le pavillon avec sa balustrade.

Il n'est pas le temps d'achever. D'un bond, M. de Saulieu, se précipitant sur lui, l'avait du gant qu'il agitait depuis un instant, dans sa main crispée, frappé rudement au visage.

—Qu'est-ce donc? que signifie cette insulte plaisantrie s'écria M. de Verdeille, stupéfait d'un affront sublimé. Es-tu devenu fou par hasard?

—Es-tu, monsieur, riposta son agresseur d'une voix étranglée par la colère et qui le foudroyait de ses yeux étincelants, serions-vous devenu assez lâche pour rester devant un homme après l'avoir été assez pour insulter une femme?

—De quel droit vous serier-vous son champion? demanda M. de Verdeille un pâlissant.

—De quel droit? Mais vous n'avez donc pas encore deviné que vous êtes ici chez moi?

M. de Verdeille s'appuya contre un meuble pour ne pas tomber.

—Chez moi! balbutia-t-il, atterré.

—Oui, chez moi, reprit le vicomte, où, en échange de la surprise que je me proposais de vous faire, en vous présentant à ma mère, sous le toit que je vous laissais croire étranger, vous me réservez la surprise de m'apprendre que vous avez auparavant tenté d'y déshonorer ma sœur. Comprenez-vous maintenant pourquoi il faut que je vous tue?

En prononçant ces paroles, le visage du vicomte de Saulieu était empreint d'une si mâle douleur, dans si héroïque colère, que M. de Verdeille, chancelant sous le coup, rendu muet par la surprise, ne put que lever les bras au ciel, de l'air désespéré d'un homme qui voit l'abîme s'entr'ouvrir sous ses pieds.

Plus fasciné, étiolé par cette transfiguration subite et sublime de son interlocuteur, par cette fulguration du regard de l'ami, changé en vengeur, il se laissa tomber à genoux, et d'une voix étouffée:

—Grâce! implora-t-il, sans oser lever les yeux sur son juge.

Mais M. de Saulieu ne l'avait pas entendu, ne l'avait pas vu.

Le détourbant de celui dont il n'était pas sans deviner, sans pressentir prochainement le regard suppliant, il s'était avancé vers le portrait de son père, cherchant dans la contemplation de cette chère et sévère image un encouragement à sa résolution, une approbation de son inflexibilité.

—Ah! je comprends maintenant, murmura-t-il dans ce monologue saisissant qui était moins un dialogue, car il semblait prendre à témoin des mânes par lesquelles il s'agenouillait à être implacable le portrait du chef de la famille, je comprends maintenant tout ce qu'elle a souffert ici en mon absence! Comme on a dû y épuiser jusqu'à sa lie la plus amère le chagrin de l'honneur outragé, ce chagrin qu'on ne console pas, ce chagrin qu'on ne peut partager! Non! il a fallu se taire et se faire ronger les entrailles en silence par ce désespoir caché! Ah! je m'explique, ma mère, la rareté et l'embarras de ces lettres, et, toi, ma sœur, le deuil que tu portes dans ton cœur, peut être sur les habits, et que tu ne veux faire porter aussi à cette relique de Forguel domestique!

Et M. de Saulieu, d'un doigt frémissant, montrait le visage du grand moine de Saint-Louis cachait, sous le crêpe funèbre, l'émail de ses branches fleurdelisées et la pourpre de son ruban!

Il reprit d'un ton altéré:

—Je devine maintenant tout ce que vous m'avez caché, tout ce que vous n'avez plus bonté de m'avoir, pauvre femme, soupçonné le n'ignore plus rien, grâce aux confidences du frère de ton amant qui prétendait encore être plaint, parce qu'il a, par hasard, des velléités de repentir et qu'il est encore capable de rougir!

—Grâce! répéta M. de Verdeille d'une voix pleine de larmes.

—Grâce! s'écria-t-il, grâce à des deux femmes qui méritent que l'aime et ce que je respecte le plus au monde? Grâce! l'attendre grâce à ce qu'on hait, à ce qu'on méprise! d'abord! Gangrené le temps. L'heure presse. Il me faut un satisfaction. Il me faut la vengeance de mon père. Il me faut votre vie. Il faut que vous mourriez de ma main, ou que vous achériez votre crime en m'immolant et en me délivrant ainsi du tourment d'une existence empoisonnée par votre faute.

—Grâce! répétait M. de Verdeille pour la troisième fois.

Mais M. de Saulieu, marchant droit à lui, le saisit par l'épaule, et le secouant rudement sur ses genoux, le releva de terre en criant:

—Allons! debout! et qu'on ne vous trouve pas dans cette posture. Est-ce que vous seriez devenu assez lâche?

Sur ce suprême affront, M. de Verdeille bondit, et pâle, mais digne:

—C'est sevrs, monsieur, dit-il. J'ai accepté l'expiation. J'ai accepté celle jusqu'à la lie. Le sacrifice de ma vie n'est rien en comparaison de celui que je viens de vous faire. Le mort maintenant ne vous devoir, serions vendus par votre main. Montrez-moi le chemin. Je vous suis.

—Mon père! s'écria M. de Saulieu, en prenant le pas, et en dirigeant le pas du seuil de sa propre maison cet étrange adversaire qui le suivait en comédie comme on marche au supplice, avec la douceur résignée des victimes volontaires non pire la seule vengé!

Il s'avança sur le seuil du salon.

Au moment où il apparut, la main sur la poignée de cuivre, chez, il parla, offrant à une irrésistible impulsion qui sous matraire, venant du dehors, s'ouvrit brusquement, livrant passage à la personne dont l'effort avait dévassé le pas.

IV.

C'était une dame de haute taille, à l'air imposant, au visage doux, dont les vêtements de deuil étaient rehaussés par des chaînes et des bijoux d'un goût exquis.

Elle fit irruption dans le salon, courant vers M. de Saulieu, qui s'était mainte pour la saisir de ses bras, et, son cou, elle l'ouvrit de ses lèvres, en lui disant: "Mon cher arrêtez! Oubliez! Pardonnez! que ceux-ci, qui disent, le sont vrai, dans de chagrin!

—Mère! s'est-elle! mère chère! s'écria-t-il.

Quand enfin il en eut obtenu le pardonnée, et que se tournant vers son adversaire, il voulut le relever, il trouva le vicomte parti. Il était, en effet, parti, en silence, en mettant, dans cette, un pas, sans doute, de plus vers la mort.

Mais, c'est en vain, qu'il ordonnait de ne pas le suivre, qu'il le rappelait, il ne revint pas.

Alors, accablant, accablant le vieillard, qui, comme un arbre, tombait, sous le vent, sous le vent, sous le vent